

www.helloeditions.fr

ISBN 9782384625291

Dépôt légal : Novembre 2023
Conception graphique : Faolàn Okami
Illustration de couverture : Luc Vigier

Cécile Glaise

Le Fossoyeur et la Putain



— Sylvain ! Sylvain !

L'enfant apparaît dans l'embrasure de la porte. Âgé d'une dizaine d'années, le corps menu, la tignasse emmêlée au sommet du crâne, il regarde sa mère d'un œil interrogateur. Une part de lui craint un retour de colère de cette mère osseuse, au nez en forme de bec, le regard toujours dur et froid. Il attend en silence, crispé, tordant nerveusement les mains devant lui. La femme essuie sur un tablier graisseux ses longs doigts aux jointures rougies par le travail et pose une assiette creuse à côté de l'évier en pierre.

— Va donc chercher ton ivrogne de père ! Dieu seul sait où il traîne sa foutue carcasse de feignant celui-là !

L'enfant sort la tête de ses épaules, soulagé. Il n'y aura peut-être pas de coups pour lui ce soir.

— J'y vais M'man !

— Et remonte un peu ton pantalon, sagouin ! Qu'après ils diront qu'on t'habille avec des guenilles !

Il regarde son pantalon de velours mité, fait un demi-tour sur lui-même et court hors de la maison pour rejoindre le chemin empierré qui mène au village. Tout en cavalant, l'enfant remonte régulièrement son pantalon d'un geste vif puis met ses mains en porte-voix : « P'pa ! P'pa ! Faut rentrer ! »

***

— Té ! r'gardez la tombe de la Nine ! Ah, c'est pas Dieu possible qu'personne n'lui apporte des fleurs !

Le Toine fait une halte devant le caveau.

— C'était quelqu'un la Nine ! Une sacrée bonne femme ! Et pas farouche avec ça !

La bouteille passe de main en main. Après chaque gorgée, les trois hommes s'essuient la bouche d'un revers de manche.

— Qu'est c'que t'en sais toi, qu'elle était pas farouche ? rétorque Alphonse.

— À ton avis, soûlard ! Comment crois-tu qu'je l'sais ? Et garde pas la bouteille, rapiat que tu es !

— Tu vas pas m'faire croire que tu l'as culbutée la Nine, avec ta gueule de soiffard !

— Ta gueule ! Et montre du respect ! La Nine c'était une bonne fille. Elle en a éduqué plus d'un aux choses dans le village, et bien avec ça ! Elle rendait service, voilà tout ! Les hommes et leurs femmes peuvent la r'mercier maintenant !

— Elle m'a rien éduqué du tout à moi ! Alphonse a parlé comme un enfant triste et injustement oublié.

À côté de ses compagnons, Victor prend la bouteille des mains d'Alphonse. La tête penchée en arrière, la gorgée qu'il avale lui tord la bouche en une grimace. Elle a un goût de vinasse et de dépôt. Il lève la bouteille vers la grosse lune pâle qui monte à l'horizon pour s'apercevoir qu'elle est presque vide.

— Pardi ! T'as vu ta tête ? Même si elle avait été aveugle, elle n'aurait pas voulu d'toi ! À cause de l'odeur ! lance le Toine à Alphonse qui cherche la piquette des yeux.

— Pff ! J't'en foutrais tiens ! réplique Alphonse.

Vexé, il prend la bouteille des mains de Victor, renverse la tête à son tour et crache lorsque le goût acre parvient sur sa langue. Il pose la bouteille sur le caveau de la Nine tandis que les deux autres rient de lui et, piqué au vif, s'éloigne de ses deux compagnons. Ses pas crissent sur le gravier du cimetière. Le calme du crépuscule fait résonner le bruit de ses chaussures. Les premiers rayons de lune éclairent l'endroit d'une lumière froide. Doucement, une musique composée de timides hululements de chouettes débutant leurs discussions de part et d'autre de la vallée, de grattements mystérieux des animaux sauvages, emplit petit à petit l'espace, enveloppée du bruissement faible du vent dans les pins qui couvrent les pentes aiguës toutes proches.

Après un dernier éclat de rire sonore, le Toine reprend son souffle, un instant appuyé contre la tombe. Ses yeux essayent

de déchiffrer la gravure sur la stèle sans parvenir à distinguer le nom de la fille. L'homme sourit, se penche en avant et arrache une fleur de pissenlit au pied du caveau. Il dépose la tige dans le goulot de la bouteille et effleure des doigts le granit pour offrir une dernière caresse à la Nine, l'esprit tout au souvenir des plaisirs que la grosse femme lui a donné lorsqu'il n'était qu'un gamin curieux des choses de l'amour. Devant lui, Victor, titubant, fait quelques pas dans l'allée du cimetière. Sa démarche hasardeuse le fait buter ici et là contre les tombes, les croix, les pots de fleurs qu'il renverse en répétant à chaque choc « pardon madame ». Ses deux compagnons, malgré l'habitude, ne savent pourquoi Victor, une fois aviné, répète inlassablement cette même excuse. « Pardon madame ». Tant bien que mal, l'ivrogne parvient à rejoindre Alphonse près de la croix centrale. Le Toine marche jusqu'à eux. Tous les trois s'arrêtent. Alphonse, sans un mot, regarde à terre devant lui. Ses compagnons regardent dans la même direction. Dans l'obscurité naissante, un grand rectangle noir apparaît. Silencieux, chacun jauge la profondeur de la tombe.

— Tout est prêt pour Pierrot demain ! lance Alphonse.

Les deux autres, engourdis par l'alcool et la fatigue, ne répondent rien. Tous trois regardent ainsi le trou qui accueillera Pierrot demain, figés et presque solennels, leurs esprits vacillant dans des tournoiements de réflexions existentielles, mêlées aux vapeurs de l'ivresse. Dans cette posture, ils redoutent aussi le moment honni, pis que la mort, où ils devront rejoindre femmes et enfants pour la nuit.

— Encore un d’foutu.

Victor a presque murmuré ces mots. Alphonse et le Toine hochent la tête, sans savoir si leur compagnon parle de Pierrot ou du jour qui s’achève. Les yeux baissés vers le sol, ils restent là, pendant plusieurs minutes, silencieux. La lune monte dans le ciel et les contours autour d’eux deviennent moins précis. Soudain, les trois hommes tournent leur regard vers la grille du cimetière qui vient d’émettre un léger grincement. Des pas timides vont sur le gravier, accompagnés de respirations courtes et sonores. Bientôt, près du caveau de la Nine se tient Sylvain, le fils du Toine, la ceinture du pantalon dans la main droite. L’enfant prend une profonde inspiration et lance :

— Papa ! Papa !

Sa voix est encore aiguë, mal assurée.

— Té, v’là mon Sylvain.

Le Toine semble émerger du sommeil et regarde son fils. Il soupire. *La bourgeoise doit encore gueuler là-bas !* L’homme revient contempler la tombe fraîche à ses pieds. Ses compagnons font de même et le jeune garçon attend sans oser bouger. Le temps lui semble s’étirer dans ce silence froid au cœur du cimetière. Au bout d’un moment, inquiété par les remontrances de sa mère qui les attend, là-bas, l’enfant fait quelques pas qui crissent et répète son appel, d’une voix presque murmurée :

— Papa, Maman te cherche…

— M’fait chier celle-là ! éructe le Toine.

L’écho se répercute dans la vallée. Les doigts de l’enfant se sont soudain crispés sur le velours. Le jeune garçon tire nerveusement sur la ceinture de son pantalon et rentre la tête dans ses épaules. Alphonse et Victor haussent les leurs, profitant de leurs derniers moments de liberté avant qu’un enfant ou une épouse ne viennent les en déloger eux aussi.

Le Toine tourne la tête vers son fils, maigre silhouette dans l’obscurité. Derrière le gamin, la fleur de pissenlit dans la bouteille attendra le jour pour s’ouvrir à nouveau et rendre hommage à la Nine. L’homme rage. Les rondeurs chaudes de la femme et ses caresses mûres, ses baisers et ses conseils n’étaient entrecoupés que de rires bienveillants et maternels. Et elle est poussière. Le Toine passe une main dans ses cheveux, lentement, les yeux plantés sur son fils. Demain, ce sera Pierrot. Et ce gamin, maigre comme sa mère est osseuse… mais bien vivante. Il la voit là-bas, assise à la table, remuant sans fin sa rancune d’avoir épousé un ivrogne, ses mains décharnées faisant courir les aiguilles toujours plus vite à mesure que sa colère grandit. Cette femme presque en forme de squelette, aux doits noueux, aux hanches aiguisées, le nez si pointu, les joues creuses et des yeux noirs enfoncés… Les mâchoires du Toine se crispent. Là-bas, il voit tout ce corps anguleux tendu vers le moment où il passera la porte, tendu vers l’instant où elle vomira ses insultes comme une jouissance. Le Toine crache soudain de rage. Il tourne son visage crispé vers ses amis. Sans un bruit, les hommes regardent toujours la tombe creusée devant leurs pieds, absorbés par leurs

pensées. Les yeux du Toine suivent leur regard et viennent se poser sur le trou large et sombre qui accueillera le corps de Pierrot demain. Là-bas, près de la Nine, l'enfant toussote timidement. Le Toine relève doucement la tête. Son fils restera là tant qu'il n'aurait pas obéi à sa mère. Il plante son regard sur l'ombre du gamin. « Eh bien, qu'elle attende encore », murmure-t-il. Petit à petit, un voile de colère couvre ses yeux. Son regard passe de son fils à la fosse, de la fosse à son fils. Les mouvements de ses yeux continuent un court moment, ses paupières se plissent à mesure que se précise son idée.

— Fiston, viens donc là…

La voix du Toine semble maintenant lointaine et étrangement caressante.

Sylvain approche doucement : ses pas sur le gravier se font légers comme ceux d'une biche. Doucement, la main toujours à la ceinture, le gamin avance timidement vers les hommes.

— Approche donc ! On va pas t'manger !

— Mais Papa, Maman a dit que…

— Je sais ce qu'a dit ta garce de mère ! tonne le Toine.

Victor et Alphonse sursautent en même temps que l'adolescent. Tirés de leur contemplation muette, ils regardent leur compagnon et attendent, immobiles.

— Bien…, le Toine baisse à nouveau la voix. Sylvain, fais-nous plaisir, descends donc dans la tombe de ce pauvre Pierrot, voir si c'est profond !

Malgré les brumes de l'ivresse, Victor et Alphonse se regardent, légèrement inquiets. Ni l'un ni l'autre n'ose cependant émettre un commentaire à propos de l'idée étrange du Toine. Sylvain regarde son père, ne sachant que penser. L'obscurité qui les enveloppe tous l'empêche de voir les détails de son visage et il ne sait dire s'il s'agit une plaisanterie ou non.

— Mais Papa…

— Descends ! Sois un homme ! Tu vas donc pas m'faire honte devant les gars !

La bouche du Toine s'est étirée en un fin sourire. Ses paroles laissent entendre comme un encouragement paternel et bienveillant. Pourtant, ses yeux sont noirs et fixent l'ombre de son fils qui avance doucement vers la tombe. L'enfant espère que l'un ou l'autre des compagnons de son père fasse un geste, émette une objection ou vienne à son secours. Bien qu'ils sentent l'appel silencieux de Sylvain, aucun ne bouge. L'enfant, plus troublé que véritablement apeuré, s'approche du trou. Dans l'obscurité, il distingue les contours nets de la tombe. Du haut de sa taille, son centre noir lui semble être sans fond, offrant un gouffre béant face au ciel. L'adolescent approche au plus près du trou. Il jette un dernier regard à chacun des trois hommes et s'accroupit. Il pose ses mains de part et d'autre de son corps. L'herbe est fraîche et légèrement humide sous ses doigts. Il ferme les yeux un instant et d'un bond, saute dans la tombe ouverte. Son corps atterrit sur la terre noire et moelleuse dans un bruit mat. Ses deux mains

ont empêché une chute désordonnée et, fier de lui, il se redresse et cherche son père du regard. Le Toine regarde son fils, le mince sourire toujours accroché à ses lèvres et les yeux sombres. Les deux autres hommes n'ont pas bougé. Ils regardent le corps droit et digne de l'enfant, silencieusement respectueux de son courage.

— Bien fiston… Maintenant, couche-toi dedans. Couche-toi dans la tombe de ce pauvre Pierrot.

La voix du Toine est claire, le ton froid. Pas une variation n'a accompagné l'ordre.

Victor donne un coup de coude à Alphonse.

— Toine, non ! Laisse-le tranquille… Tu vas lui fiche la trouille à ce petit ! Il a déjà…

Le Toine lève la main. Le geste vif fait taire Alphonse qui recule d'un pas et baisse la tête. Autour de la tombe de Pierrot, le silence un instant n'est plus coupé que par les bruits de la nature environnante. La scène se fige. Sylvain, dont le corps est englouti par le trou, regarde la silhouette noire de son père au-dessus de lui. Alphonse et Victor, en retrait, attendent. Du fond de la tombe, l'adolescent toise un instant la masse sombre de son père. Petit à petit, bravement, il vient s'asseoir sur la terre, puis laisse doucement tomber son corps sur le dos. Le visage tourné vers le ciel, il regarde toujours l'ombre de ce père, ivrogne et violent, planté au coin de la fosse. Il ressent un mépris profond, sensation nouvelle qui prend naissance dans son esprit et dans son corps. Allongé là, il sent dans son ventre monter un dégoût face à ce géniteur

despotique. Dans ses tripes, le lien cède. Il n'est plus le fils de cet homme qui regarde son propre enfant couché au fond d'une tombe dans une posture bestiale et butée. En un geste d'affront, il croise les bras sur son torse. Les doigts de sa main droite se mettent bientôt à gratter son bras gauche, d'abord par un frôlement, et petit à petit, à mesure que l'écœurement monte dans sa gorge, ses ongles s'enfoncent dans la chair tendue sur ses os. Le regard toujours planté sur l'ombre du visage du Toine, l'enfant plisse les yeux. Ses lèvres tremblent de colère et sa bouche s'est tordue en une grimace de dégoût. Cette sensation nouvelle s'insinue dans chaque cellule de son corps, chaque parcelle de son esprit. Un hululement et un battement d'ailes tout proche brisent le silence. Chacun bouge un peu. Alphonse et Victor se regardent à nouveau, de cet air que l'on a lorsqu'on sort d'un songe éveillé. Sylvain tourne la tête vers les deux amis et essaye de distinguer les traits de leur visage dans l'obscurité, toujours avec un air bravache, crâneur d'avoir relevé le défi lancé par leur compagnon de beuverie. Le Toine fait quelques pas de côté, les yeux noircis par la haine, toujours fixés sur le corps maigre de l'adolescent allongé sur la terre noire. La lune est maintenant haute dans le ciel et les contours des tombes et des hommes qui l'entourent sont comme dilués.

Sur la terre encore tiède, l'enfant prend une inspiration et respire l'odeur âcre de la terre mouillée, fraîchement remuée. Il ferme les yeux un instant pour calmer les battements de son cœur. Soudain, Sylvain sent s'écraser sur son corps comme des gouttelettes qui tombent du ciel, semblable à un début

d’averse d’été qui aurait surpris son corps allongé. Il ouvre les yeux brusquement et entend le léger bruit des mottes de terre qui se désagrègent en heurtant sa peau. Le contact sec de cette pluie lui fait relever le buste d’un seul coup, haletant. Cherchant son père du regard, il tourne la tête de tous côtés, le cou tordu et le visage tendu vers le ciel. De nouveau, il sent se briser sur lui la terre humide. L’enfant affolé discerne soudain un reniflement de mépris dans son dos. Le gamin, jetant un regard terrifié derrière lui, distingue le pied de son père envoyer vers lui la terre fraîche avec régularité, comme l’aurait fait un fossoyeur avec sa pelle. L’orgueil naissant du jeune garçon vole en éclats au rythme de cette terre noire qui éclate sur son corps maigre et tremblant. Sans force, il se laisse tomber sur son côté droit, pousse un long gémissement plaintif répercuté par les parois de la tombe, accompagnant avec abandon le geste insensé de son père. Recroquevillé sur lui-même, semblable à un fœtus, l’enfant hoquette, des larmes brûlantes coupant comme des lames ses paupières closes. Son gémissement s’étire dans le calme de la nuit, entrecoupé seulement de reniflements. Sa plainte aiguë finit par tirer de leur torpeur Alphonse et Victor. Réalisant soudain le geste fou du Toine, ils rejoignent l’homme d’un saut et, chacun d’un côté, le tirent en arrière.

— Arrête Toine ! Bon Dieu ! Tu vois pas que tu lui fous la frousse ?! Arrête ! C’est plus drôle Toine !

L’homme se laisse emporter par les bras de ses compagnons, le visage baissé vers son fils, les lèvres tordues en un

glaçant rictus de haine. Lentement, il se dégage de leur emprise et sourit :

— Allez fiston, arrête donc de pleurer… C'était pour rire…

Le ton de sa voix est doucereux. Il fait quelques pas, s'accroupit et tend la main à son fils toujours recroquevillé sur la terre noire, des morceaux de terres parsemant son corps.

— Té ! Donne-moi la main fiston… Pleure pas, c'était pour rire…

***

Lorsque le Toine et son fils passent la grille du cimetière, Alphonse et Henri ne bougent pas. Grisés à nouveau, hébétés par ce qui vient de se passer, les deux hommes restent silencieux. Sans plus de questionnement, ils profitent à nouveau de leur liberté avant qu'un gamin ou une mégère ne viennent les en priver.

***

L'étagère au-dessus de l'évier supporte un vieux cadre en bois qui accueille le portrait d'un homme et une femme à l'air austère, lui arborant une large moustache et un chapeau de

feutre, elle les cheveux pris dans une coiffe de dentelle compliquée. Leur regard est à la fois scrutateur et lointain, selon que l'on se tient proche du cadre ou un pas de côté. Un mince filet crocheté décore le contour de l'étagère. Le tissu est jauni et terni par le temps. Entre le cadre au couple lassé et un calendrier des Postes, une statue en plâtre de la Vierge de Lourdes, ébréchée à son socle, est posée sur un petit napperon effiloché. Sur les mains jointes de la Madone, on a placé un chapelet de perles patinées par les prières et la Vierge, dont le visage est légèrement penché sur le côté, donne l'impression de veiller sur la pièce.

Chaque soir, le même bruit emplit la petite cuisine. Frénétiquement, les aiguilles cliquettent. Les mains d'Annette, bien que noueuses et déformées par le travail, leur donnent un rythme rapide et régulier. Assise sur une vieille chaise en bois près de la fenêtre, la femme, la tête penchée en avant, a le profil d'un rapace attentif à sa proie. Son nez en forme de bec semble désigner l'endroit où tout son corps va s'abattre. De temps en temps une mèche de cheveux grisâtres tombe devant ses yeux et elle lève alors furtivement la main pour la remettre en place derrière l'oreille puis retourne aussitôt à l'ouvrage. Le répit des aiguilles n'a duré qu'un millième de seconde. Un rictus de douleur se peint à intervalle régulier sur son visage concentré et la femme porte alors rapidement la main sur son ventre, y dépose une caresse en murmurant une parole apaisante et le petit être en elle se calme aussitôt. Les aiguilles reprennent alors leur cliquetis. Annette tourne

régulièrement la tête vers la fenêtre, les doigts travaillant toujours en un mouvement précis. Dans le jour tombant, elle y voit son reflet et regarde alors ces yeux noirs qui la scrutent. Elle regarde se dessiner plus nettement les contours de son visage à mesure que la lumière du jour fait place à l'obscurité et bientôt ses yeux contemplent avec pitié ce visage d'où saillent sous la peau les contours aiguisés du crâne. La femme baisse alors le regard sur son ouvrage, fait cesser le cliquetis, dépose l'étoffe sur la toile cirée qui protège la table à côté d'elle et se lève pour actionner l'interrupteur près de la porte. Elle tourne le bouton de porcelaine et l'ampoule nue au centre de la pièce émet un grésillement.

Ce soir, Sylvain se fait attendre. La lune monte au-dessus de l'horizon et Annette regarde le cadran de l'horloge. La femme jette un coup d'œil à la vitre qui reflète maintenant tout l'espace de la pièce éclairée, et revient s'asseoir sur la chaise. Le cliquetis reprend, les aiguilles projetant leur ombre mouvante sur le sol en ciment de la cuisine. Tout à coup, une douleur plus vive que les précédentes arrache à la femme un petit cri et lui fait lâcher son ouvrage. La mère se plie en deux sur sa chaise, le souffle coupé, les mains posées sur son ventre, incapable de donner des caresses à l'enfant tant sa souffrance est violente. Dans ses entrailles, elle sent des déchirements, comme si des lames de rasoir s'agitaient au milieu de ses organes, frappant ici et là par surprise. Annette ferme les yeux avec force et tente de reprendre haleine. Chaque petite inspiration provoque une douleur fulgurante en elle, et ses mains, petit à petit, essayent d'effleurer son ventre

à peine enflé, suppliant l'enfant d'une trêve. À chaque douleur, Annette se plie un peu plus sur elle-même, ferme davantage les yeux et tord son visage en une affreuse grimace sous le supplice. Les aiguilles tombent sur le sol de la cuisine dans un bruit métallique étouffé par la pièce de laine. Seul reste le souffle d'Annette entrecoupé de gémissements, accompagné du léger grésillement de l'ampoule. Au coin de ses paupières closes commencent à perler des larmes, d'abord une, lente, qui suit dans sa descente la joue creuse d'Annette, avant de venir s'écraser sur son tablier, formant une petite tache ronde sur le tissu sombre. D'autres suivent, plus vigoureuses, qui l'obligent à entrouvrir ses paupières rougies. En quelques secondes, une constellation de petites taches rondes s'est formée sur la blouse sale.

Bientôt, la douleur devient plus sourde et moins agressive. Annette relève légèrement le buste et se penche doucement en avant pour reprendre les aiguilles et la petite couverture tombées au sol. Lentement, elle reprend sa position assise en inspirant, le dos droit plaqué contre le dossier de la chaise. Au cœur du silence de la maison, elle laisse échapper un profond soupir. Ses yeux noirs, d'ordinaire si perçants, sont rougis et douloureux et fixent un point lointain, perdus. Deux dernières gouttes glissent le long de ses joues creuses tandis que ses mains redonnent aux aguilles le cliquetis familier.

***

— Arrête de chialer, nom de Dieu !

De sa main droite, Sylvain tient la ceinture de son pantalon. De sa main gauche, il essuie régulièrement les larmes et la morve qui coulent sur son visage. À quelques mètres devant lui, le Toine marche droit. Son pas est rapide et l'enfant ne parvient pas à le rattraper, empêché par son pantalon trop lâche et par le souffle qui lui manque, perdu dans ses sanglots. À chaque reniflement qu'il entend dans son dos, le père éructe « Arrête de chialer, nom de Dieu ! »

Les rayons de lune donnent au chemin une lueur incertaine, mais l'homme y avance comme en pleine lumière, habitué à l'emprunter dans l'obscurité pour rejoindre la maison aux abords du village. Déjà il aperçoit la cuisine éclairée et devine l'ire de sa femme. Le Toine se retourne et crie plus fort « Arrête de chialer, nom de Dieu et dépêche-toi ! » La vue de son fils, pitoyable ombre de squelette dégingandé, lui tire un crachat de dégoût.

— Sois un homme un peu, tu m'as fait honte ce soir !

— Mais papa…

Soudain, du buisson tout proche sort un lièvre qui traverse devant l'adolescent. Surpris et encore nerveux, Sylvain laisse échapper un cri aigu et son pied se tord sur une pierre du chemin. Lamentablement, l'enfant s'écrase au sol, et son corps dans sa chute émet un bruit sourd. À terre, il renifle encore, cherchant péniblement son souffle. Doucement, il se relève, et boitillant, il appelle faiblement « Papa, Papa… ». Eclairé

dans son dos par la lumière de l'ampoule électrique de la cuisine, l'homme apparaît aux yeux de son fils comme une masse sombre qui grossit à mesure qu'il approche de lui. Sylvain tend la main pour prendre appui sur le corps de son père, droit et solide.

— Papa, murmure-t-il

Le visage éclairé de l'enfant est morveux et ses yeux plissés, gênés par la lumière. À la vue de ce fils pathétique, le Toine écume de rage. Sa lèvre supérieure se retrousse de dégoût et de haine et le père assène à Sylvain une forte gifle. Le claquement de sa main sur le visage de l'enfant est suivi d'un silence profond ; le geste du Toine semble avoir suspendu le temps. Sous le choc, Sylvain a lâché sa ceinture et son pantalon tombe sur ses hanches saillantes. Incrédule, il porte la main à sa joue cuisante de douleur et lève les yeux vers la masse noire de son père, essayant de percer l'obscurité pour voir le visage de l'homme. Il est troublé de ne distinguer que ses yeux brillants, reprend alors sa ceinture dans la main droite et se remet en marche vers la maison, toujours boitillant.

Annette tend l'oreille. Elle regarde machinalement vers la fenêtre, les aiguilles en l'air, et voit le reflet de son visage inquiet. Un claquement a sabré le silence de la nuit tombante. Maintenant, les pas sur le chemin approchent et résonnent de plus en plus. La femme se lève de sa chaise et dépose sa pièce de laine sur la table.

— Sylvain ! Sylvain !

À la porte de la maison, son corps heurte celui de son mari posté dans l'encadrure.

— Où est mon fils ? C'était quoi ce claquement ? Réponds ! Sale ivrogne…

Le Toine regarde le corps maigre d'Annette s'agiter et son visage affolé cherchant à voir derrière lui.

— Mon fils ! Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Ton fils ! Ton fils ! C'est un foutu lâche ton fils ! vocifère le Toine. Et me parle pas sur ce ton, garce !

Les poings d'Annette se mettent frénétiquement à cogner contre la poitrine large de son mari qui l'empêche de voir son enfant. En une seconde, l'homme prend dans sa main calleuse le maigre cou de sa femme qui pousse un petit cri aigu et étranglé. En fureur, il serre le cou osseux et fait reculer sa femme suffocante dans le couloir. Des taches noires passent devant les yeux d'Annette.

— Ton fils est un bon à rien, comme sa garce de mère !

Le Toine écume de rage. Ses yeux regardent la bouche béante de sa femme et ses yeux exorbités.

Il lâche la prise sur le cou d'Annette, et elle, la bouche grande ouverte, reprend son souffle dans une inspiration rauque. Elle porte sa main à son cou et, chancelante, les yeux injectés de sang, recule dans le couloir, cherchant désespérément à voir son fils derrière la masse qui avance toujours vers elle, l'air bestial et menaçant. D'un coup, l'homme tourne la

tête vers la porte de la maison. Dans le couloir, Sylvain approche en suppliant son père.

— Dégage ! Froussard ! J'ai à m'occuper de ta garce de mère !

L'enfant recule brusquement et disparaît de la vue de son père. Le Toine, haletant de colère, retourne la tête vers sa femme et la fait reculer encore. Malgré sa peur, l'enfant reste aux aguets, dissimulé derrière le chambranle de la porte de la cuisine. Il ravale encore ses sanglots et essuie du revers de sa manche la morve qui lui coule du nez, sentant en lui une étrange attraction pour la violence de la scène. Dans la chambre, l'homme s'est retourné vers Annette. Tout en plantant son regard terrible dans les yeux terrifiés de la femme, sa main droite chercha la boucle de son ceinturon. Un bruit métallique tire un cri à la femme :

— Non ! Je t'en prie ! Je t'en supplie non ! Pas ce soir… Non…

Le ceinturon glisse dans les passants du pantalon et la main droite se lève, tenant fermement la pièce de cuir. Dans la seule clarté de l'ampoule de la cuisine, Annette voit se peindre sur le visage de son mari un sourire mauvais. Elle ferme les yeux quand, d'un coup puissant, la main gauche de l'homme la jette sur le lit. Le ceinturon claque une première fois dans l'air, puis deux, écrasant de son bruit sec les sanglots d'Annette déjà étouffés par les mains qu'elle a portées devant son visage, laissant son corps inerte à la merci de l'homme.

— Garce ! Tu ne devrais pas me parler comme ça et tu le sais ! gueule le Toine.

L'homme abat son bras avec force et fait claquer le ceinturon sur le corps de sa femme. Au cri qui lui répond, il défait le bouton de son pantalon, et, excité, le baisse sur ses cuisses, enjambe le corps raide et soumis de sa femme. Le ceinturon tombe sur le plancher. Ses mains furieuses retroussent la robe de laine d'Annette et un deuxième cri de douleur résonne dans la maison, bientôt suivi de sanglots sourds, longue plainte monotone.

Dans le couloir, l'enfant s'est approché à pas de loup. Alors qu'il sent les larmes couler sur ses joues, une excitation nouvelle naît en lui à la vue de son père jouissant de la possession violente et brutale du corps de sa mère. Il sent dans son bas ventre revenir cette chaleur, appelant les caresses de sa main sans qu'il ne puisse résister à cette envie douloureuse et coupable. Alors que l'homme emprisonne sa femme sous ses derniers assauts, l'adolescent sent sa main devenir poisseuse. Ses yeux se ferment un instant sous la poussée irrémédiable du plaisir. Le cri rauque de son père le tire de sa propre jouissance, le laissant confusément fautif et terrifié.

***

La petite église du village est pleine. Le soleil froid de l'hiver fait luire les vitraux qui donnent à l'assemblée des teintes colorées contrastant avec leurs habits noirs de deuil.

Au premier rang, une jeune femme murmure des bribes de phrases incompréhensibles. Des larmes coulent sans répit sur ses joues et sa main droite se lève, régulièrement, comme prise d'un sursaut irrépressible, pour pointer une cible imaginaire au-dessus de l'autel. Derrière les larmes, ses yeux noirs dardent des regards tantôt de colère (elle tourne alors la tête vers l'assemblée, trop sereine), tantôt de désespoir et souvent des gémissements s'échappent de sa maigre poitrine. Devant l'autel, deux tréteaux vernis portent un petit cercueil blanc. Un large bouquet de roses surmonte son couvercle. Au sol, d'autres fleurs donnent au chœur un air presque printanier sous la lumière hivernale. La foule s'est massée, nombreuse, dans le petit édifice, mais la majeure partie est au-dehors, écoutant ce qui leur parvient des paroles du prêtre. Le cœur de chacun se serre à chaque gémissement de la jeune mère endeuillée. Les mains portent des mouchoirs aux yeux, des têtes se secouent en un « non » désolé et impuissant. Bientôt, des bruits de bancs et de chaises que l'on bouge dans l'église signalent que la bénédiction du petit corps va commencer. Sans dire un mot, une file commence à se former devant les portes ouvertes de l'édifice. Chacun se tient prêt à aller dire un dernier adieu à la fillette, à la porter dans ses pensées, ses prières ou simplement offrir à la jeune mère un signe, un baiser, une embrassade, dans lesquels, peut-être, elle puisera un peu d'amour et d'énergie. Le partage des mots dits et répétés, les larmes sincères pouvant offrir un réconfort dans ce deuil qui va débuter et qui brisera bientôt la jeune mère.

Le temps s’est figé. La mort d’un enfant a cette magie de rassembler le monde, universellement meurtri par l’injustice. Les signes de croix, les simples signes de la main, les baisers déposés sur le bois blanc du cercueil et les regards qui s’attardent devant l’anormale mort d’un jeune être maintiennent en suspens le reste de la vie dans la petite église. La bénédiction du corps dure un long temps, nécessaire pour mêler tous les deuils, pour ressouder tout un monde qui n’ose s’avouer être soulagé que le malheur frappe l’autre et épargne les siens.

***

Quelques toux gênées se font entendre tandis que sous les pieds des porteurs du cercueil, le gravier commence à crisser. Bientôt, rythmés par le glas, leurs pas ouvrent la marche. Dès lors, le gravier crisse sans interruption, lourd d’une foule venue accompagner la petite fille à sa dernière demeure.

Ici et là, des groupes de personnes chuchotent, comme pour ne pas réveiller l’enfant, qui, devant eux, repose sur son lit de satin. Un murmure perpétuel court le long du cortège, formant comme un bourdonnement léger sur le chemin qui va de l’église au cimetière. Les hommes, têtes nues, tiennent leur chapeau respectueusement devant eux et inclinent légèrement la tête vers le sol. Malgré cela, ils continuent de par-

ler, à voix basse, comme pour laisser un peu de vie se perpétuer dans cet égrenage long et serpentueux d'âmes qui s'apprêtent à enterrer l'une des leurs.

Le murmure de la foule atteint bientôt les fenêtres d'une maison qui borde le chemin. À l'intérieur, un homme jeune d'à peine une vingtaine d'années sort de son lit, intrigué par le bruit au-dehors. Il adresse une dernière caresse à la femme qui partage sa couche et vient coller son visage à la fenêtre. De son point de vue, une longue file de gens se dévide de l'église pour passer sous ses yeux, accompagnée du glas, qui sonne encore et encore… Il sourit lorsqu'il tourne la tête du côté du cimetière et qu'il voit quatre hommes porter le petit cercueil blanc. Une jeune femme derrière eux suit son enfant, hébétée et absente, soutenue par le bras d'un homme âgé, aux épars cheveux blancs.

Dans le lit derrière lui, la femme à demi-nue s'étire et émet un grognement de plaisir. Elle regarde vers la fenêtre et admire le dos de son jeune amant, bien bâti, musclé et viril. Rarement dans son commerce elle a la chance de pouvoir étreindre chair si ferme. Deux ou trois fois, elle l'appelle d'une voix caressante, d'une voix qui invite à l'étreinte. L'homme la fait taire d'un geste de la main et continue de suivre avec grand intérêt le cortège qui se déroule sous ses yeux. Les dernières personnes quittent seulement l'église. Le chuchotement du cortège commence à se muer peu à peu en un silence respectueux. Le prêtre, le cercueil et la jeune mère sont arrivés au cimetière. Ils se tiennent maintenant devant une petite fosse, dont la terre brune fraîchement retournée

contraste avec le gravier clair des allées et la couleur bleu pâle du ciel de janvier.

Dans la chambre, la jeune putain sort du lit pour se rhabiller. Avec adresse, elle se recoiffe devant le petit miroir posé sur la cheminée. Elle approche à quelques pas de l'homme nu à la fenêtre et donne du bout des doigts une dernière caresse à sa peau douce.

— Tu dois me payer maintenant, mon bel homme de la forêt, dit-elle. D'ailleurs, sois gentil, dis-moi comment tu t'appelles…

— Non, c'est un secret ! Ouvre l'armoire là-bas, au coin, et prend celui qui te plaît pour te payer…

L'homme s'est à peine retourné pour lui répondre. Intriguée, la femme le regarde.

— Comment ça, « celui qui me plaît » ?

À nouveau, il lui intime l'ordre de se taire et lui tourne complètement le dos. La femme prend sa cape sombre posée sur le dossier d'une chaise, la pose sur ses épaules, enfile ses chaussures, époussette son chapeau et s'en coiffe, ornement sur un lourd chignon châtain. Devant le miroir, elle dépose un peu de rouge sur ses lèvres et se pince les joues : *À cette heure, un client est encore possible*, pense-t-elle.

Une fois prête, elle se dirige vers l'armoire désignée par le jeune homme, ses talons marquant le rythme de ses pas sur le plancher de la chambre. Elle tourne la clé et ouvre toutes

grandes les portes du meuble. Soudainement, elle recule brutalement et son souffle se fait court. Son corps va cogner contre la table de nuit. La lampe vacille et le gros réveil tombe dans un fracas métallique. Devant elle, une rangée d'orbites profondes et béantes la fixent d'un regard vide et figé. Les yeux écarquillés, elle regarde l'homme, toujours tourné à la fenêtre. Rapidement, son regard mue de la stupeur au dégoût. Elle ferme les portes de l'armoire, laisse échapper un « salaud ! » dur et ferme, émis entre deux respirations fortes et douloureuses. La porte de la chambre claque et les pas résonnent dans l'escalier. L'homme à la fenêtre sourit.

Arrivée au dehors de la maison, la fille de joie essoufflée s'arrête net. Devant elle défile la fin du cortège funèbre. Figée sur le pas de la porte, elle ôte son chapeau et baisse la tête, respectueuse.

***

Dans la chambre, l'homme détache son visage de la fenêtre et s'habille à la hâte. Près du lit, il remet le réveil rouge sur la table de nuit, met son chapeau et descend les escaliers d'un pas rapide. Dehors, il passe près de la prostituée sans lui jeter un regard et vient se fondre dans la fin du cortège.

Les allées du petit cimetière sont baignées de soleil et les tombes prennent une teinte chaude. Seul le trou de terre noire jure dans ce décor presque printanier. Chacun tente d'entrer dans le lieu sacré et s'installe à une place, plus ou moins

proche de la défunte, dans un silence devenu total. Le jeune homme, hardi et svelte, se fraye un passage entre les gens endeuillés pour être aussi près qu'il le peut de la fosse. Bientôt, adossé à la croix centrale, ses yeux sourient sous son chapeau et tout son corps est tendu dans l'attente de la dernière parole du prêtre et de la mise en terre. Il est impatient de voir la jeune mère lancer une poignée de terre sur sa fille morte, impatient et avide d'entendre les mottes noires tomber et éclater sur le cercueil blanc.

La main sur l'épaule de sa fille, Alphonse sent les secousses du corps frêle agité par les sanglots. Maladroit, il étreint plus fort son enfant, ne sachant comment apaiser la douleur qui ne fait que commencer. La pensée coupable que la mort fait bien d'emporter sa petite fille et non son enfant tourne dans sa tête, à lui donner la nausée, infâme. L'homme lève un instant le visage au ciel et ferme les yeux. Il inspire et les baisse à nouveau pour contempler la foule noire massée dans le cimetière. Soudain, il arrête son regard sur la croix centrale contre laquelle un jeune homme est agrippé. Alphonse fronce les sourcils. L'homme le regarde, le sourire aux lèvres et d'un signe, le salue en portant une main à son chapeau. Alphonse tourne la tête. L'angoisse s'ajoute à la culpabilité. Il baisse le regard, et ses yeux grand ouverts d'effroi se posent sur le petit cercueil blanc. Il affermit alors la pression de sa main sur l'épaule de sa fille, moins pour la soutenir que pour calmer le vertige qui le prend, rattrapé par le souvenir d'une lointaine soirée d'été.

L'instant solennel débute. De sa place, le jeune homme entend la voix du prêtre s'éteindre et les gémissements de la jeune mère lui parviennent. Autour de lui, hommes et femmes tiennent un mouchoir à la main. Des sanglots, des reniflements et des soupirs l'entourent. Il jette un regard à la ronde : ce n'est que tristesse, colère et désespoir qui se peignent sur les visages. Lui seul sourit.

Sur le chemin là-bas, de l'autre côté des grilles du cimetière, la prostituée reprend sa route, un mouchoir humide à la main, la tête toujours nue et baissée. Deux larmes tracent des sillons sur ses joues fardées.

***

La fille de joie rousse a des manières un peu particulières : elle propose son commerce à l'entrée des cimetières. Ce jour-là, c'est dans un petit village perché qu'elle a fait halte, sa sacoche à la main, tenant sa petite fille de l'autre. La mort, paraît-il, donne des frissons aux vivants. Et la putain sait entraîner ses amants, les délestant au passage de quelques sous, sur ces champs des morts, pour leur faire ressentir le frisson de l'acte terriblement vivant, à côté, derrière, ou bien encore sur une tombe. Satisfaire un homme sur une tombe ou dans un lit, quelle différence ? La mort y est toujours présente.

La proximité des macchabées, de la terre parfois fraîchement retournée qui exhale un parfum doux et humide, des crânes, des os, des êtres qui ont été et qui ne sont plus, les

tombes fleuries donnent un décor que la putain apprécie. Cela ajoute un côté coloré à l'atmosphère du lieu et elle se perd dans la contemplation des chrysanthèmes, des roses et des glaïeuls qui lui font penser à autant de tapis, de tableaux, qu'elle a choisi de ne pas fouler, de ne pas voir, préférant la compagnie silencieuse des morts. Le décor macabre s'accorde à ses pulsions, à celles des hommes, plus rarement des femmes, qui aiment eux aussi à goûter au frisson de frôler la mort, leur propre mort.

Un soir d'été à l'air embaumé des odeurs de moisson, la putain rencontre un homme. Entre deux âges, bien bâti, il porte une sacoche et une pelle. L'homme marque un arrêt, non loin de la fille de joie, surpris de croiser ici ce commerce du corps. La fille porte un haut chapeau. Alors que ses consœurs portent des toilettes bigarrées, mais somme toute discrètes, la putain du cimetière a la manie de porter un haut chapeau de feutre noir. L'homme avance lentement vers elle et lui sourit. Il ouvre la grille du cimetière qui émet un grincement, entre et méthodiquement englobe de son regard les tombes, tournant la tête lentement, comme pour n'en laisser passer aucune. Près de la grille, l'homme fige un instant son regard sur un caveau abandonné, dont la seule parure est une bouteille de vin vide, agrippée à la pierre tombale par le lierre qui court le long du granit. Ce caveau muet a vu chez lui, cette nuit si lointaine, la naissance de l'attirance trouble pour la mort. Lors de ces fréquentes flâneries au cimetière, ses pas le mènent devant cette stèle de granit devenu mousseux,

comme si la tombe à la bouteille provoquait chez lui une attraction douce, mais invincible sur son corps et faisait résonner en son esprit les sanglots de l'enfant d'alors. L'homme marque un léger arrêt devant le caveau. Les noms gravés sont aujourd'hui illisibles. Il salue la pierre d'un mouvement de tête et reprend sa marche sur le gravier crissant. Ses yeux s'arrêtent alors un peu plus loin, sur un tas de terre que l'on a couvert de bouquets, aujourd'hui abîmés par le froid. L'homme se dirige vers le petit monticule. Le soleil couchant fait luire sa pelle et, de sa sacoche, un instrument tordu d'un métal qui semble neuf, brille. D'un mouvement, il enfonce sa pelle dans la terre. Elle ne lui résiste pas. Il sourit. Ses deux mains viennent alors se poser sur le manche de la pelle, et il pose sa tête sur ce reposoir. De là, il envoie un regard à la putain rousse, qui a suivi des yeux l'homme avec intérêt, jaugeant sa démarche, ses membres vigoureux, son aspect étrange, mais séduisant. L'homme lui fait un simple signe de tête. La putain comprend et vient le rejoindre. La petite fille accrochée à la main de sa mère fait un signe de la main à l'homme qui attend. Avant d'entrer dans le cimetière, la fille de joie dépose un baiser sur le front de son enfant, et, d'un geste bien connu de la fillette, elle la fait retrouver son refuge : la chapelle sombre d'un caveau bourgeois, oublié par le temps. Ce lieu est son sanctuaire et elle y joue lorsque sa mère œuvre dans le cimetière.

La fille avance vers l'homme. Celui-ci lui demande :

— Comment t'appelles-tu ?

— On m'appelle La rousse. Je n'ai pas d'autre nom. Qui es-tu, toi ? Qui viens ici avec tes outils.

— Moi, on m'appelle L'homme de la forêt. Je n'ai pas d'autre nom.

— C'est pourtant dans un cimetière que tu te trouves.

— Oui, mais il faut bien vivre, répond l'homme.

— Ainsi c'est au milieu des morts que tu viens vivre ?

— Oui, tout comme toi, répond-il.

D'un coup sec, il enlève la pelle de la terre où il l'avait figée. Il prend la main de la putain et lui dit :

— Si tu veux bien de moi, je te paierai d'une monnaie toute particulière.

La fille de joie regarde l'homme de la forêt. Le soleil s'est couché et la lueur vespérale donne à l'homme une beauté peu commune. La putain rousse se laisse emporter et les deux êtres s'allongent, enlacés, sur la tombe.

***

La femme se rhabille, remet son chapeau noir et époussette ses vêtements. Elle regarde l'homme avec qui elle vient de faire l'amour et lui fait comprendre qu'il est temps pour lui de la payer. Elle aurait voulu de l'argent, mais elle est intriguée par cette « monnaie toute particulière » qu'il lui a promise. L'homme de la forêt comprend le doute dans les yeux de la putain et la rassure :

— Tu sais, la monnaie que je vais te donner, tu la garderas toute ta vie. Elle sera comme une marque sur toi. Une marque de moi que tu porteras jusqu'à ta mort.

Il sourit et prend la pelle. La putain rousse recule machinalement et regarde son amant creuser la tombe qui a été le lit de leurs amours éphémères. De la terre a été éparpillée par leurs ébats et un creux s'est créé sur la tombe.

La lune fait tomber une lumière douce sur la scène et donne à l'atmosphère une impression de paix.

Là-bas, dans la chapelle du caveau bourgeois, la petite fille dort paisiblement.

L'homme de la forêt creuse, creuse, creuse. La rousse s'assied sur un caveau tout proche et l'observe. Sous la lune, elle trouve beau cet homme qui vient de la posséder. De temps en temps, comme une manie, elle enlève son haut chapeau noir, l'époussette et le remet à nouveau sur ses cheveux courts couleur de feu. Lorsqu'elle en a assez de regarder l'homme creuser, elle s'allonge sur le caveau dont la pierre est encore tiède. D'ici, elle contemple les étoiles qui naissent dans le ciel.

Soudain, un bruit sourd l'a fait sursauter et elle relève le buste d'un coup. La pelle a touché son but. La putain rousse voit l'homme de la forêt sourire. Curieuse, elle le rejoint, s'époussette à nouveau, enlève, frotte, puis remet son haut chapeau. Elle s'avance si près de la tombe creusée qu'une odeur de terre fraîchement retournée l'enivre légèrement. Elle se penche en avant et voit le cercueil. Un cercueil blanc.

Elle sourit à l'homme à côté d'elle, excitée à la vue de cette relique qui promet quelque chose de nouveau pour elle. Elle a côtoyé les morts depuis tant d'années… Cette fois, plus de frontière de terre, de pierre ou d'herbe. Elle frissonne, non de froid, mais d'exaltation.

Une sépulture.

L'homme de la forêt s'accroupit et avec ses ongles, gratte, gratte, gratte la terre jusqu'à rendre le cercueil plus luisant sous la lune qui monte dans le ciel, débarrassé de sa poussière terreuse. Il sourit de plus belle lorsqu'il voit le vernis qui avait été posé avec soin sur l'objet. Il caresse le bois du bout des doigts avec sensualité. Le cœur de la fille de joie bat à tout rompre. Elle applaudit lorsqu'elle voit l'homme sortir de sa besace un pied de biche, comme une enfant applaudirait devant un paquet qu'elle sait contenir sa poupée favorite. Un à un, l'homme de la forêt fait sauter les clous. Un, deux, trois… Doucement, il retire le couvercle du cercueil et le pose à côté de lui. Sous leurs yeux, un petit squelette, encore accompagné de bribes de tissu rose, est allongé sur la garniture recouverte de satin mité, dont il ne reste que d'épars morceaux.

— Voilà avec quoi je vais te payer, ma rousse, dit l'homme de la forêt.

— Que veux-tu dire ?

— Je vais t'offrir le crâne de cette enfant.

— Le crâne ? Pourquoi ?

— Parce que ces yeux nous ont vus nous aimer. Parce que ces deux trous seront le souvenir éternel de ce moment que nous avons partagé. D'habitude, je profane les tombes, je déterre les crânes. Je les regarde et je les questionne. Puis j'en fais commerce. Comme toi tu fais commerce de ta peau chaude, moi je fais commerce de ces os froids.

La putain rousse le regarde avec émerveillement et admiration.

L'homme de la forêt saisit le petit crâne luisant sous la lune, fait craquer les dernières vertèbres et le tend à la femme qui le saisit comme une offrande. Elle le remercie d'un baiser.

Certes, elle ne nourrira pas sa fille ce soir, mais elle possédera à jamais un fragment d'âme de cette autre petite fille, dont elle ne sait rien, à peine moins âgée que la sienne, qui dort là-bas, dans la chapelle de pierres noires.

La fille de joie adresse un dernier sourire à l'homme de la forêt et rejoint le refuge de son enfant. Elle s'accroupit auprès de la petite fille et, doucement, lui caresse les cheveux. L'enfant ouvre les yeux et regarde sa mère avec un sourire. À dix ans à peine, elle a le visage long, exsangue, les cheveux blonds. Son corps est maigre comme si toute l'énergie qui peut s'en émaner était tournée vers l'inquiétude qu'elle nourrit sans cesse pour sa mère. Cette femme était méprisée. L'enfant ne comprend pas pourquoi, mais le ressent. À dix ans, la fillette en parait six.

Elle regarde sa mère.

— J’ai faim, maman.

— Ma fille, nous ne mangerons pas ce soir, mais nous dormirons au chaud.

La fillette sourit à nouveau. Miroir de sa mère qui sourit en regardant l’homme de la forêt sortir du cimetière. La putain rousse tend une main à l’enfant qui la saisit et se relève, heureuse de quitter la dalle dure de la chapelle. Elles marchent au milieu des tombes, jusqu’au petit cercueil blanc, toujours ouvert. Lâchant la main de son enfant, la putain ôte son chapeau, l’époussette et le pose sur le caveau proche qui, quelques instants auparavant, a accueilli ses rêveries. Elle revient vers le cercueil béant et y descend. Consciencieusement, elle place les os du corps décapité de sorte qu’elle et sa fille puissent dormir sur le satin miteux, dans la chaleur que réverbèrent encore la terre et les tombes alentour.

Elle appelle doucement l’enfant qui vint prudemment la rejoindre. La petite fille peut étendre son maigre corps dans le petit cercueil. Écoutant les bruits de la nuit, la brise apaisante, elles s’endorment dans un geste tendre, la putain rousse se recroquevillant et entourant de ses bras sa petite fille blonde.

***

Timidement, l’animal renifle le mur du cimetière. Les oreilles aux aguets, il regarde le lieu paisible et d’un bond,

saute le mur. Trottinant à travers les tombes, le jeune chevreuil frotte son museau contre les bords des caveaux, contre la croix centrale, pour y laisser son odeur. Lentement, il se met à brouter quelques touffes d'herbe çà et là, qui percent le gravier ou poussent sur les tombes qui ne sont plus visitées que par le vent. L'animal se réchauffe aux rayons naissants du soleil. Le cimetière surplombe la vallée encore endormie dans le brouillard. Soudain, le bruit d'une grille qui grince fait lever la tête de l'animal qui s'enfuit d'un bond de l'autre côté du mur et qui se met à trotter pour rejoindre les bois. La porte grince à nouveau. L'homme l'a refermée derrière lui. À son épaule, sa sacoche en cuir décrit un balancement alors qu'il s'avance d'un pas ferme vers le cercueil blanc découvert la veille, le regard confiant. Un court instant, il regarde la putain rousse et sa petite fille endormies l'une contre l'autre et sourit avec tendresse. Il dépose sa sacoche sur le caveau voisin, à côté du chapeau de feutre de son amante d'hier et cale sa pelle tout près. Lentement, il s'accroupit pour saisir le couvercle blanc, bien verni, coloré par une légère rosée.

Doucement, il le dépose sur le cercueil, si doucement, presque avec amour, sur les deux corps endormis. L'homme des bois prend sa pelle et commence de jeter la terre déplacée la veille. Bientôt, il reforme le monticule.

— Je reviendrai bientôt, je ne vous oublierai pas, dit-il en tassant une dernière fois la terre.